

FONDATION
BULLUKIAN

EXPOSITION

DÉRIVES DE NOS RÊVES INFORMULÉS RAPHAËLE PERIA

18.09.2024 - 04.01.2025

DOSSIER DE PRESSE







SOMMAIRE

- 4 Exposition *Dérives de nos rêves informulés*
- 7 Raphaëlle Peria
- 8 Entretien entre Raphaëlle Peria et Philippe Piguet
- 13 Autour de l'exposition *Dérives de nos rêves informulés*
- 14 Bullu'lab - Exposition *Arizona Club*, Andrius Arutiunian
- 16 La 17^{ème} Biennale de Lyon, art contemporain
- 19 La Fondation Bullukian
- 20 Informations pratiques et contacts presse

Exposition *DÉRIVES DE NOS RÊVES INFORMULÉS*

« Parfois j'imagine qu'il serait bon de se noyer à la surface d'un étang où nulle barque ne s'aventurerait. Ensuite, ressusciter dans le courant d'un vrai torrent où tes couleurs bouillonneraient. » René Char, *Lettera Amorosa*

Il paraît que la chose la plus importante pour maintenir le cap à bord d'une embarcation est de serrer vigoureusement sa voile contre le mât afin qu'elle oppose le moins de résistance possible au vent, nous protégeant ainsi de sa chute. Mais est-ce vraiment possible lorsque la tempête gronde ? Et si, au milieu de cette effervescence et frénésie, des orages et ouragans, nous décidions de chavirer ailleurs, pour glisser dans des mers plus profondes nous emportant vers des destinations inconnues. C'est à cette forme de quête que nous invite Raphaëlle Peria.

Qu'elle accompagne les mouvements saccadés de sa péniche, traverse les rieux des Hortillonnages à la découverte de jardins flottants ou bien qu'elle vogue au creux des valleuses, l'artiste ne se laisse pas seulement porter à la surface de ces eaux aux appapeuses. Elle s'y fraye des passages, y prélève des sensations, recompose des histoires teintées de matières et de couleurs pour faire émerger des images et des reliefs, comme ces petites pierres lentement gravées par les eaux des ruisseaux.

En découle un recueil d'images anciennes, silencieuses comme des archives, jamais triées, trop longtemps dissimulées et laissées à vau-l'eau car ensevelies par la mémoire. Elles ressurgissent désormais comme des rescapées couvertes d'un nouveau voile, celui de la peinture, pour s'écouler d'une frêle barque et s'épancher en cascades vers d'autres rives, emportant avec elles leurs secrets. On dérive alors au cœur de ces fragments de photographies inachevés, comme des réminiscences de rêves informulés ou empêchés, qu'il faut pourtant accepter de (re)traverser.

Suivront-ils paisiblement leur parcours, bercés par le lit de la rivière ou toucheront-ils le fond comme de lointaines impressions qui stagnent dans notre mémoire ? Des souvenirs qui parfois (nous) débordent et que l'on redoute pourtant d'oublier, comme autant d'histoires impossibles qu'on ne vivra jamais.

Fanny Robin,
Commissaire de l'exposition





RAPHAËLLE PERIA

Née en 1989, à Amiens.
Vit et travaille à Paris
et dans les Hauts-de-France.

Raphaëlle Peria est diplômée de l'EESAB (École Européenne Supérieure d'Art de Bretagne) en 2014 et est finaliste de la bourse Révélation Emerige l'année suivante. Elle utilise la photographie comme support pour un travail de l'ordre du dessin.



Portrait de Raphaëlle Peria
© Quentin Bertoux

Le premier acte de sa pratique artistique consiste en la réalisation de prises de vues d'écosystèmes fragilisés (oiseaux, arbres, plantes, etc). Puis, elle laisse de côté ces images jusqu'à oublier les lieux et les sujets photographiés. C'est lorsque la photographie est nécessaire pour le souvenir, que Raphaëlle Peria retravaille ses clichés.

À l'aide de gouges, de fraiseuses ou de pointes sèches, elle opère une technique de retrait en venant soulever le papier couleur pour laisser apparaître le blanc – couleur de l'oubli selon l'historien Michel Pastoureau. Le grattage devient alors dualité, puisqu'en effaçant des éléments de ces photographies et de sa mémoire, la matière prend forme sur ce médium auparavant lisse.

Pour l'exposition à la Fondation Bullukian, Raphaëlle Peria présente à la fois des pièces où l'on retrouve son travail de grattage et des créations plus récentes mêlant d'autres médiums. Sont également exposées des œuvres réalisées pour l'exposition *Vogue au creux des valleuses* au Musée Michel Ciry (mars-juin 2024) présentée dans le cadre du festival Normandie Impressionniste, ainsi qu'une installation inédite produite en partenariat avec Neodko, entreprise spécialisée dans l'impression de papiers peints personnalisés.

Le travail de l'artiste a été présenté dans de nombreuses expositions personnelles et collectives, notamment : au Musée Michel Ciry (Varengeville-sur-Mer), au FRAC Picardie (Amiens), au Drawing Hôtel (Paris), au Sungkok Art Museum (Séoul), au Musée de la Dentelle (Chantilly), au Domaine Pommery (Reims), à H2M - Espace d'art contemporain (Bourg-en-Bresse) ou encore lors du Festival Campagne Première (Revonnas).

Elle est représentée par la Galerie Papillon, à Paris.

raphaelleperia.com

ENTRETIEN ENTRE RAPHAËLLE PERIA ET PHILIPPE PIGUET

Raphaëlle Peria, la lumière en dessous

A première vue, les images qu'offre à voir Raphaëlle Peria présentent toute une iconographie de sujets séduisants qui réfèrent pour l'essentiel à la nature, sinon à l'architecture : paysages, arbres, cascades, fonds sous-marins, oiseaux, villes, etc... A y regarder de plus près, on découvre que ses photographies, voire ses dessins, ont été partiellement « grattés » en surface, les magnifiant tout en libérant leurs dessous lumineux. Entre visions sublimées et dénonciation des travers du monde contemporain (pollution, espèces en voie de disparition, etc.), l'art de Raphaëlle Peria instruit les termes d'une singulière poésie.

Comment cette aventure a-t-elle commencé ?

Quand j'étais aux beaux-arts, j'ai pris une année sabbatique et je suis partie faire un tour du monde en Asie et aux Amériques. Comme je n'ai pas pu emporter ma presse à gravure, qui était à cette époque-là mon outil principal, j'ai pris mon appareil de photos. J'en ai rapporté plusieurs milliers de photos qui constituent aujourd'hui la matière première de mon travail. Le premier acte a pris forme dans un ensemble d'images intitulé 235 Nuits.

De quoi s'agit-il précisément ?

Je suis partie très exactement 233 jours et 235 nuits. Dès le début, sans véritable intention artistique, j'ai décidé de prendre mon lit en photo tous les matins, comme un marqueur spatio-temporel, à la manière de Sophie Calle dans son film *No Sex Last Night*. A mon retour, on m'a encouragé de montrer toutes ces photos mais j'ai tout laissé de côté car elles ne me semblaient pas représentatives de ce que j'avais vécu. J'arrivai mieux à m'exprimer par le dessin ou la gravure.

Que s'est-il donc passé pour que vous y reveniez finalement ?

Alors que le souvenir de ce voyage s'effaçait petit à petit dans ma tête, il m'est apparu que je devais rendre ces chambres aux prochains occupants puisque je les oubliais, aussi j'ai décidé d'effacer de ces photos tout ce qui m'appartenait...

D'où un ensemble d'images brouillées qu'on pourrait croire ratées, ce qui n'est pas le cas puisque c'est le choix délibéré d'un geste artistique. Un geste qui va vite devenir récurrent chez vous et qui ne tardera pas à qualifier la marque de votre travail. A savoir, la transformation d'une image initiale par détérioration de sa matérialité pour en créer une nouvelle. Qu'est-ce donc qui vous a conduit à ce geste ?

Je me suis interrogée sur la nature même de la photographie. La thèse de Roland Barthes considérant celle-ci comme un punctum, c'est-à-dire une image-souvenir qui comporte le sentiment que « cela a été une fois » et atteste d'une réalité, qui ne peut pas être modifiée, m'a fait réfléchir. Puisque la photographie est là, c'est que l'instant a existé, mais comme je ne m'en souvenais plus, j'ai décidé d'imposer à mes images ce que ma mémoire n'avait pas gardé de leur souvenir. La mémoire fonctionne principalement de trois manières distinctes, l'amnésie, l'ecmnésie et la paramnésie : soit elle efface, soit elle déforme, soit elle superpose...

Dans tous les cas, cela vise une forme de sublimation...

J'ai cherché alors comment j'allais pouvoir opérer et quels outils je pouvais bien utiliser pour parvenir à mes fins, curieuse de vouloir creuser dans les strates mêmes de l'image. Je suis d'abord passée une phase de recouvrement avec du blanco, puis est arrivée l'idée d'effacement à l'aide d'une gomme, enfin de grattage avec ce que j'avais sous la main.

À partir de là, vous avez mis en place un processus qui vous permet toutes sortes de modulations. Quelles sortes d'outils utilisez-vous ?

J'ai tout naturellement utilisé les outils avec lesquels j'avais l'habitude de graver. Je me suis donc servi de pointes sèches, de gouges, de berceaux, etc., mais j'ai aussi utilisé des scalpels, des cutters, des fraiseuses de dentiste... De la même façon que je transforme l'image que je travaille, je détourne l'usage conventionnel des outils que j'emploie.

Cette technique qui procède somme toute tant du grattage que du soulèvement de matière engendre toutes sortes de situations plastiques. Comment en parlez-vous ?

Je dis toujours que je fais du dessin, voire de la peinture. Je ne parlerai pas de sculpture, pour deux raisons précises : d'une part, je ne fais aucun prélèvement de matière ; de l'autre, je ne visualise jamais ce que je fais en 3D. A la rigueur, on pourrait parler de bas-relief, mais vraiment très bas, parce que les reliquats, les copeaux de matière que je dégage et qui restent attachés à leur support originel sont extrêmement ténus. En revanche, il y a un vrai travail sur le trait et la ligne, sur la couleur également.

ENTRETIEN ENTRE RAPHAËLLE PERIA ET PHILIPPE PIGUET

Finally, la lumière est le vecteur cardinal de votre travail. Non seulement parce que le support que vous employez - la photographie - est par définition « écriture de lumière » mais parce que vous allez chercher dans l'inframince du papier photographique à en révéler le blanc immaculé.

C'est absolument ce qui m'intéresse. Ce qui est pour le moins paradoxal puisque je suis d'abord et avant tout un graveur, donc quelqu'un ne travaillant que le noir, alors que mes grattages ne découvrent que du blanc.

D'où vous est venue l'idée de cette technique ?

Elle est notamment advenue en regardant les clichés-verre de Corot. C'est une technique ancienne de photographie qui permet, si on souhaite intervenir sur l'image, de la gratter directement sur la plaque vitrée avant d'effectuer le tirage. Evidemment, à l'origine, il y a le travail de la gravure, mais aussi toute une histoire de la peinture qui passe par l'effacement. Sans oublier les frottages de Max Ernst et le dessin de De Kooning gommé par Rauschenberg...

Le Temps des forêts est le titre de deux images uniques que vous avez réalisées en Nouvelle-Zélande et qui marquent une étape importante dans votre démarche. En quoi ?

Elles sont à l'origine de la figure de l'arbre qui, pour moi, est essentielle parce qu'en relation avec l'humain. Si j'ai tout d'abord travaillé de grands paysages, j'ai eu très vite envie de plonger dedans. Quand je grattais les feuilles d'un arbre, j'ai ressenti avoir touché là quelque chose de profond dont la série intitulée Les Gardiens est le vecteur.

Qui sont donc ces Gardiens ?

Ce sont tous ces arbres qui structurent ici et là le paysage et avec lesquels nous entretenons une sorte de familiarité parce qu'on passe devant eux sans cesse. Ce sont les gardiens tout à la fois de nos souvenirs et de nos secrets. Ils nous voient grandir, ils gardent tout de nous en mémoire mais n'en disent rien. Les photos que je fais de ces arbres sont comme des portraits sur pied.

Vous avez notamment développé depuis quelques temps différentes séries sur le thème de l'oiseau. Qu'est-ce qui vous a conduit à faire ce choix ?

Mes premières photographies d'oiseaux ont été prises un peu par hasard sur un marché aux oiseaux en Indonésie, c'est le travail autour de l'arbre qui m'a conduit à m'y intéresser. J'ai lu un article sur la politique de

déforestation menée dans ce pays qui m'a révoltée. A cause de cela et d'un braconnage pour leur chant, treize espèces d'oiseaux sont en voie de disparition. J'ai aussitôt décidé de réaliser un travail à ce propos. Comme le scandale tournait autour de la cire de palme, je me suis dit qu'il y avait là une façon pour moi d'explorer un nouveau matériau. Refusant toutefois d'alimenter ce commerce, j'ai travaillé uniquement avec des cires de récupération.

Vos images offrent à voir des oiseaux dans leur plus bel appareil. Celles-ci ne sont pas sans rappeler certaines œuvres du temps passé, soucieuses de mettre en valeur toutes les qualités esthétiques de ces volatiles : leurs couleurs, leur plumage, leur posture, etc. Vous ne craignez pas un effet d'esthétisation forcé ?

Je suis entrée dans l'art par la peinture et j'ai un rapport à l'image assez classique, volontiers esthétisant. Je l'assume d'autant plus que mon travail, sans l'afficher explicitement, parle toujours de sujets sensibles. Son côté esthétique est une façon de happer le regard de l'autre avant de l'entraîner vers la prise de conscience d'un état de fait.

Vous ne cherchez pas à représenter ces oiseaux dans leur cadre naturel mais vous les saisissez en gros plan, occupant la quasi-totalité du champ iconique...

Que ce soient les arbres ou les oiseaux, c'est toujours cette idée de les traiter comme on fait un portrait. Le sujet est toujours très centré, dégagé de toute anecdote, pour le livrer au regard, sans narration aucune. Tous mes soins portent sur la collusion entre composition, lumière et matière, mon travail reposant essentiellement sur l'idée de strate. Je construis mes images en déconstruisant celles sur lesquelles je m'appuie. C'est ce processus-là qui m'importe d'abord et avant tout.

En quoi le concept de strate vous intéresse-t-il tant ?

Tout mon travail procède du mémoriel. Il y va de la tentative d'une révélation. Aller chercher le dessous de l'image, c'est quêter après cette lumière immaculée contenue à l'intérieur même du papier photo. L'idée, c'est peut-être de vouloir oublier les choses, mais c'est contradictoire parce que plus on fouille, plus on en découvre de toutes sortes.

Entre cette problématique des strates et la référence que vous faites régulièrement au pictural, diriez-vous que vous opérez comme un peintre ?

Pour l'heure, j'explore au maximum la piste que j'ai ouverte et qui ne manque pas de ressources. Je suis persuadée que cette exploration me ramènera un jour prochain à la peinture, même si elle m'entraîne aujourd'hui vers le volume, l'installation et qu'elle me conduit à travailler le tissu et la céramique. Mais cela est une histoire à venir, il est trop tôt pour en parler.



AUTOUR DE L'EXPOSITION *DÉRIVES DE NOS RÊVES INFORMULÉS*

RENCONTRE

**Rencontre avec l'artiste
Raphaëlle Peria**
Samedi 21 septembre, de 14h à 17h

Gratuit, sans réservation.

VISITES COMMENTÉES

Visites de l'exposition
Tous les samedis à 16h.

Gratuit, sans réservation

**Visites sur réservation pour
les groupes constitués (associations,
scolaires, professionnels, etc)**

Gratuit, sur réservation :
publics@bullukian.com

BULLU'KIDS

Visites et ateliers en famille

Samedi 26 octobre
Mercredis 23 et 30 octobre
Samedis 2 et 30 novembre
Samedis 14 décembre
de 10h15 à 12h45

À partir de 5 ans.
5 euros, sur réservation :
publics@bullukian.com

ÉVÉNEMENT EXTÉRIEUR

**17^{ème} Biennale de Lyon,
art contemporain**

Du samedi 21 septembre 2024 au
dimanche 5 janvier 2025.
La Fondation Bullukian ne sera
pas ouverte les dimanches.

Plus d'informations :
labiennaledelyon.com

BULLU'LAB - Exposition *ARIZONA CLUB*, Andrius Arutiunian

En parallèle de l'exposition *Dérives de nos rêves informulés* de Raphaëlle Peria, l'espace Bullu'lab accueille l'exposition *Arizona Club* présentant le travail de l'artiste Andrius Arutiunian qui propose une pièce en résonance, aux Grandes Locos, durant la 17^{ème} Biennale de Lyon, art contemporain.

Portrait d'Andrius Arutiunian
© Claudio Fleitas



Née en 1991, à Vilnius (Lituanie)
Vit et travaille entre l'Arménie,
la Lituanie et les Pays-Bas.

Compositeur de formation, Andrius Arutiunian travaille avec des formes hybrides de son, dans des installations, des œuvres vidéo et des performances. Pluridisciplinaire, son œuvre explore les savoirs non occidentaux, les histoires ésoériques et vernaculaires, et les méthodes alternatives d'organisation du monde. Son travail remet souvent en question la notion d'accord musical, social et politique, au moyen de formes sonores hypnotiques et énigmatiques.

L'installation *Arizona Club* envisage « l'idée de la musique en tant qu'espace de transfert et de refuge ». L'œuvre fait référence à *L'Arizona Club*, une boîte de nuit historique des années 1960 à Addis-Abeba, en Éthiopie, fréquentée par des musiciens arméniens locaux. Ces derniers étaient arrivés des décennies plus tôt lorsqu'ils étaient enfants – rescapés lors du génocide perpétré par l'Empire ottoman – et avaient formé la *Royal Imperial Brass Band* (« Fanfare Royale Impériale »), participant ainsi à la scène musicale d'Addis-Abeba et au développement du genre éthio-jazz. L'installation d'Andrius Arutiunian se compose de cuivres, mis au rebut par diverses écoles de musique, qui ont probablement été joués par plusieurs générations d'enfants et ont été remodelés en trois nouveaux objets en laiton. Diffusée à travers un ensemble de plaques vibrantes attachées aux instruments, la bande sonore propage des sons électroniques qui fusionnent avec les résonances naturelles des objets, créant un environnement sonore syncrétique et organique avec des influences harmoniques de musiques arménienne et éthiopienne.

andriusarutiunian.com





17^{ÈME} BIENNALE DE LYON, ART CONTEMPORAIN

Intitulée « *Les voix des fleuves - Crossing the water* », la 17^{ème} édition de la Biennale de Lyon invite les artistes à évoquer, interroger, poursuivre le sujet des relations qui se nouent et se délient entre les êtres et avec leur environnement. Pour ce projet, nous prenons appui sur la géographie naturelle et humaine du territoire comme sur l'esprit des nouveaux lieux de la Biennale, les Grandes Locos ou encore la Cité Internationale de la Gastronomie. Ces sites, dont le macLYON est le plus lié historiquement à la Biennale, sont traversés par la question des relations et de l'accueil de l'autre. Ils incarnent l'histoire, la diversité, l'invention de pratiques de communauté. Leurs murs, qui portent encore les traces de celles et ceux qui y ont travaillé, habité, vécu, convoquent des rituels de convivialité et des façons d'être et de faire ensemble.

Les artistes font résonner les voix singulières de ces lieux, leurs récits comme leurs caractéristiques sociales. Ces lieux de construction et de réparation, de soin et d'hospitalité, d'attention à l'autre dévoilent autant de destins que de formes de relations, traditionnelles, inventées, espérées.

Si l'altérité est parfois un risque, nous pensons qu'il s'agit d'un risque nécessaire, la chance de la découverte, le sel de la vie. Les fleuves et cours d'eau charrient ces récits d'échanges et de rencontres, de produits rares tel le sel, de conquêtes et de découvertes, des histoires duales, où la relation à l'autre peut prendre des tours et détours variés, de la contestation à la confluence. L'espoir à revendiquer, c'est l'espace du débat et de l'invention de soi parmi et avec les autres.

Isabelle Bertolotti, Directrice artistique
et Alexia Fabre, Commissaire invitée

labiennaledelyon.com





17^e Biennale de Lyon
Art contemporain
Les voix des fleuves *Crossing the water*



21.09.24 -
05.01.25



26

FON DAT I
BUL LUK I



LA FONDATION BULLUKIAN

Si Napoléon Bullukian (1905-1984) n'a pas connu la Fondation qui porte son nom, il lui a assurément transmis sa confiance en l'avenir, son humanisme et son courage. Son engagement pour la recherche médicale, le soutien aux artistes ou l'aide au peuple arménien sont au cœur de nos trois missions.

Imprégnée du parcours de vie et des valeurs de son fondateur, la Fondation Bullukian s'efforce de conjuguer au quotidien : création et recherche, attention et ouverture à l'autre, décroissement et partage des savoirs. Elle s'engage ainsi aux côtés de celles et ceux qui s'efforcent d'ouvrir des voies nouvelles dans la recherche du bien commun et de l'utilité publique.

Située en plein cœur de Lyon, la Fondation Bullukian reconnue d'utilité publique est riche et fière des fondations qu'elle héberge, abrite un centre d'art contemporain à ciel ouvert qui défend une approche singulière de l'art.

Ce vaste ensemble pluriel et modulable de près de 1 500 m² accueille une programmation ambitieuse d'expositions temporaires, de rencontres et d'activités de médiation, afin d'encourager la création, l'expérimentation et l'accès de l'art auprès de tous les publics.

Ce lieu ouvert et chaleureux, qui encourage des installations inédites et plurielles propices à une culture en mouvement, se veut un incontournable du centre-ville lyonnais.

Jean-Pierre Claveranne,
Président de la Fondation Bullukian



Jean-Pierre Claveranne,
Président de la Fondation Bullukian

INFORMATIONS PRATIQUES

**Exposition *Dérives de nos rêves informulés*, Raphaëlle Peria
présentée du 18 septembre 2024 au 4 janvier 2025.**

Commissaire de l'exposition :

Fanny Robin, directrice artistique de la Fondation Bullukian

**Exposition *Arizona Club*, Andrius Arutiunian
présentée du 18 septembre 2024 au 4 janvier 2025.**

Commissaire de l'exposition :

Alexia Fabre, commissaire invitée de la 17^{ème} Biennale de Lyon, art contemporain

**Entrée libre du mardi au vendredi de 14h à 18h et le samedi de 10h à 12h
et de 14h à 18h. Fermeture les jours fériés.**

Vernissage le **mercredi 18 septembre 2024 à 18h30**,

en présence des artistes,

de Jean-Pierre Claveranne, président de la Fondation Bullukian,

de Sabine Longin, directrice générale de la Biennale de Lyon,

d'Isabelle Bertolotti, directrice artistique de la Biennale d'art contemporain

et d'Alexia Fabre, commissaire invitée.

La Fondation Bullukian est dans le parcours officiel de la 17^{ème} Biennale de Lyon,
art contemporain.

L'exposition *Dérives de nos rêves informulés* de Raphaëlle Peria est réalisée
en partenariat avec AM Art Films, Drawing Society, le Musée Michel Ciry,
Normandie Impressionniste et Neodko.

L'artiste Raphaëlle Peria est représentée par la Galerie Papillon, Paris.



DRAWING
SOCIETY

MC
Musée
Michel Ciry



NEODKO
— design mural —

{ Galerie
Papillon }

ACCÈS

Bus - 2/14/15/29/58/88 (Bellecour)

Métro - A/D (Bellecour)

Parking - Antonin Poncet, Bellecour

Vélo'v - Antonin Poncet, Bellecour



FONDATION BULLUKIAN

26, place Bellecour

69002 Lyon

bullukian.com

CONTACT PRESSE

Fanny Robin et Alicia Abry

communication@bullukian.com

Visuels disponibles sur demande.



@fondationbullukian

#fondationbullukian